

De « H. » à « L'Idéal » : dépolitiquer le sonnet?

Bertrand Degott

Pour décrire l'effet sur lui du coup d'État, Baudelaire écrivait : « Le 2 décembre m'a physiquement dépolitiqué¹ ». À quelque cent ans d'écart, le communiste Guillevic déclare « combien terrible a été le choc causé par les révélations du XX^e congrès du parti communiste de l'U.R.S.S. et principalement la découverte des crimes de Staline² ». Il est tentant d'imaginer que ce choc ait eu pour conséquence, sinon de le « dépolitiquer » lui-même (« Mes convictions politiques n'ont pas changé pour l'essentiel », dit-il ensuite), du moins de désengager une poésie dont les engagements sous-tendent fermement *Gagner*, *Envie de vivre*, *Terre à bonheur* et *31 sonnets*³. C'est en février 1956, donc, que Khrouchtchev dénonce avec le culte de la personnalité les crimes de Staline. Le choc qui s'ensuit se traduit au moins de deux manières dans l'écriture des sonnets. D'abord, c'est à cette époque que Guillevic interrompt la numérotation qu'il tenait depuis janvier 1954. Ensuite, il s'écoule presque cinq mois entre « Toujours l'Espagne » (18 janvier 1956), qui est le dernier sonnet numéroté, et « Le Manoir breton » (5 juin 1956), le premier non numéroté; de mars 1956, le poète ne conserve que deux brouillons (brouillards) de sonnets, au verso de petites traductions de Goethe.

Pourtant, quelque aisé qu'il soit avec le recul de présenter *31 sonnets* comme le dernier de ses recueils politiques, il nous paraît plus intéressant

¹ Lettre du 5 mars 1852 à Narcisse Ancelle (Baudelaire, *Correspondance I. 1832-1860*, éd. J. Ziegler et Cl. Pichois, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, p. 188).

² *Vivre en poésie*, Paris, Stock, 1980, p. 147.

³ Respectivement *Gagner* (Gallimard, 1949), *Envie de vivre* (Seghers, 1951), *Terre à bonheur* (Seghers, 1952) et *31 sonnets* (Gallimard, 1954).

d'observer que non seulement l'évolution intérieure du poète cherche écho et/ou confirmation dans les bouleversements extérieurs, mais également que ces deux pôles agissent sur l'écriture du sonnet, que les camarades du parti, Aragon et Pierre Daix, n'ont pas manqué de présenter comme une manière d'accomplissement⁴.

En amont du choc de février 1956, la tendance à « dépolitiquer » le sonnet peut déjà se retrouver dans la genèse d'un sonnet inédit intitulé « L'Idéal ». L'examen des manuscrits et autres dactylogrammes montre que ce dernier naît de la même matrice que deux autres sonnets : « H.⁵ » et « *Restons au ras des fleurs...*⁶ ». Notre étude génétique portera sur une période qui s'étend entre le 24 mars et le 21 novembre 1954, deux dates associées, nous le verrons, au premier et au dernier état de « L'Idéal ». Il nous semble qu'à l'occasion de ces différents sonnets, l'écriture révèle au moins une tendance à atténuer la visée politique.

Le mercredi 24 mars 1954, Guillevic achève le second « À Jacqueline⁷ » : commencé la veille, c'est là surtout un sonnet amoureux. Le même jour, sur les deux pages suivantes du cahier *B*⁸ (*B*₃₀ et *B*₃₁), il débute un nouveau sonnet. À partir de la page de droite, on peut restituer le tout premier jet de l'octave:

L'idéal? mais je le rencontre tous les jours.
Il est partout. Dans la rue et dans la prairie,
Il est dans le dessin des moindres bactéries,
Dans la couleur d'un mur, le tilleul de la cour.

Si vous le cherchez tant et toujours tournez court,
C'est que vous appelez des fantasmagories.
Regardez donc plutôt ce qui fait la patrie.

⁴ « L'événement poétique de l'année naissante, en France, c'est assurément l'évolution qu'affirment les sonnets de Guillevic » (Aragon, « Du sonnet », *Les Lettres françaises* n° 506, 4 mars 1954, p. 1) ; « Le poète Guillevic sort de la chrysalide sans rien perdre justement de ce qu'il a appris au cours de vingt années de recherches et d'effort, sans rien abandonner, non pas de ce qui *a fait* son originalité, mais de ce qui *la fait* » (P. Daix, *Guillevic*, Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1954, p. 119).

⁵ *31 sonnets* [désormais *3IS*], *op. cit.*, p. 69.

⁶ Sonnet inédit, publié dans *Europe* n° 942, octobre 2007.

⁷ *3IS*, p. 63.

⁸ Nous appelons *B* un cahier brun de marque « Les Lauriers » et de format 193 x 290 mm. Courant du 10 février au 18 décembre 1954, ce cahier est réservé à l'écriture des sonnets.

Regardez ses enfants ~~jouant~~ dans un coin de faubourg. [B₃₁]

À ce stade, les six premiers vers suggèrent d'identifier l'idéal à l'expérience quotidienne⁹ : en cela il annonce la poétique que Guillevic précisera durant les années 1980¹⁰. Mais, aussitôt, en mettant *patrie* à la rime, le citoyen invite à communier autour d'un objectif politique, « fai[re] la patrie » (v. 7). Guillevic retravaille alors ce premier jet, avant même d'aborder le sestet. À l'issue de cette période d'écriture (que Guillevic arrête en la datant du 24 mars 54), on peut dégager du brouillon l'état suivant:

L'idéal? mais je le rencontre tous les jours,
Un peu partout, dans la rue et dans la prairie,
Une anémone, un geste, un regard qui marie
La ferveur du matin aux choses d'alentour.

Si vous le cherchez tant et toujours tournez court,
C'est que vous suscitez des fantasmagories,
C'est que vous aspirez à des géométries
Qui ne sont nulle part ailleurs qu'en vos discours.

Ou bien je ne sais pas ce que vous voulez dire
Ou l'idéal paraît alors qu'il [peut] suffire
D'avoir accès à la beauté, de l'épouser,

Pour avoir du bonheur autant que l'on supporte
Et pour vouloir le mériter, pour jalouser
Ceux qui font la patrie heureuse, libre et forte. [B₃₀]

On observe alors qu'à ce stade, où il demeure inachevé (le vers 10 n'est pas mis au clair), le sonnet relève encore plus nettement de la « poésie nationale ». En effet, l'hémistiche « ce qui fait la patrie » est descendu au dernier vers:

⁹ Faisant appel à la vie microscopique, « le dessin des moindres bactéries » (v. 3) est sans doute jugé moins accessible que les autres motifs, ce qui explique qu'il ait disparu des versions ultérieures. Au moins le poème « Bactérie » d'*Étier* (1979) vient-il ensuite en garantir l'authenticité (*Étier* suivi de *Autres*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1991, p. 9-12).

¹⁰ « C'est cela que j'appellerai vivre en poésie : prolonger le réel non par du fantastique, du merveilleux, des images paradisiaques, mais en essayant de vivre le concret dans sa vraie dimension, vivre le quotidien dans ce qu'on peut appeler — peut-être — l'épopée du réel. » (*Vivre en poésie, op. cit.*, p. 10.)

l'énergie mal identifiée s'incarne désormais dans la figure des patriotes — « Ceux qui font la patrie heureuse libre et forte » (v. 14) — et c'est cette figure que célèbre le *conchetto*. Contre un destinataire collectif défini par ses vaines paroles et ses représentations erronées, le sujet poétique se pose en détenteur d'une pratique et d'une connaissance du monde: invitant à remplacer un idéal construit sur des idées par un idéal enté sur l'expérience citoyenne du réel, le poème est à la fois dialectique dans ses moyens et didactique dans sa visée.

À la même date sans doute, dans la moitié supérieure de la page de gauche, Guillevic reporte sous le titre « L'Idéal » les vers 1 à 9 de cette même version. Ensuite, à une date non déterminée entre le 24 et le 29 — avec un stylo bille différent —, il en corrige les vers 1 et 3. Dans la moitié inférieure de la page, avec ce même stylo, il retravaille les six premiers vers en cherchant notamment pour les deux derniers à exprimer d'autres manifestations de l'idéal:

Mais l'idéal, je le rencontre tous les jours,
~~Il est partout. Dans la rue~~
 Aux champs ou dans la ville et sa périphérie:
 Un nid, une anémone, un soleil <regard> qui marie
 La ferveur du matin aux choses d'alentour,

~~Le pommier du verger dont les fleurs éclairent le faubourg,~~
 L'alouette qui montre au soleil les labours,
 Les gestes du maçon dans leur géométrie
~~Les baisers des amants~~
~~Le baiser du jeune homme~~ [la fin du vers est illisible]
~~L'alouette qui montre~~
 Le pommier dont les fleurs éclairent le faubourg. [B₃₀]

Là s'arrête la campagne de correction. Dans la partie inférieure gauche de la page de droite sont reportés — et en partie retravaillés — les v. 3 à 5 (le cadre est dans le manuscrit):

<p>Une anémone, un geste <nid><geste>, un regard qui marie Le plaisir de la nuit <La ferveur du matin> aux choses d'alentour</p> <p>Une anémone, un ciel [?] <nid><chant><ici>, le soleil qui marie Au<Le> regard d'une fille une ombre <de la femme aux ombres> dans la cour.</p> <p>L'alouette qui montre au soleil les labours [B₃₁]</p>
--

Tout se passe alors comme si, en reportant ces vers, Guillevic avait souhaité les isoler, en faire le levain d'un nouveau poème. En effet, on va les retrouver neuf pages plus loin — alors que la page en regard (*B*₄₀) ne comporte que le vers « L'alouette qui montre au soleil les labours », biffé —, dans un sonnet reporté sans rature sur la page de droite (*B*₄₁):

Lorsque je suis venu voir s'établir le jour,
Deux ramiers survolaient lentement la prairie,
La jeune fille avait ce regard qui marie
La ferveur du matin aux choses d'alentour.

L'alouette montrait au soleil les labours,
On faisait des semis près de la métairie
Dont les toits scintillaient comme des pierreries
Et le merle disait tout ça dans son discours.

Le ciel était d'une incroyable transparence
Et je me répétais comme c'est beau, la France,
Quand un nuage énorme et très lourd est monté.

Sans doute n'était-il qu'un nuage ordinaire,
Mais comment oublier tous ceux qui vont porter
La mort radioactive au hasard sur la terre? [*B*₄₁]

Intitulé « Danger de mort », puis « H. », ce sonnet est daté du 29 mars, soit de cinq jours postérieur au premier état de « L'Idéal » : au trait d'union près, c'est la version de *31 sonnets*¹¹. Outre les v. 3 à 5, il en reprend non seulement le mode énumératif, mais également le jeu de rimes en [Ri] (rime *a*) et en [uR] (rime *b*), ce qui explique le maintien des mots *prairie* au v. 2 et *discours* au v. 8. À cette date, Guillevic ne considère encore « L'Idéal » que comme un avant-texte de « H. », puisque le n° 26 (qui figure sur cette page) figure déjà sur les pages de « L'Idéal » (*B*₃₀ et *B*₃₁). Publié dans *Les Lettres françaises* du 1^{er} avril, un mois après la tribune qu'Aragon consacre à Guillevic et au sonnet¹², « H. » sera également retenu pour *31 sonnets*. Et sans doute est-ce l'intention politique qui justifie que, à l'approche du *conchetto*, la sensation ne soit plus considérée que comme un instrument du commentaire. Cette

¹¹ *31S* donne en effet *radio-active* au dernier vers.

¹² « Du sonnet », *Les Lettres françaises* n° 506, 4 mars 1954, p. 1 et 5. On peut lire cette tribune comme un premier état de la préface d'Aragon à *31S* (p. 9-42).

pragmatique n'a pas échappé à Jean Grosjean, qui écrit à propos de « H. » : « *Lorsque je suis venu voir s'établir le jour... est excellent jusque, exclus, les deux derniers vers qui disent ce qu'on avait compris et entachent cet art d'être plus évident que l'énonciation*¹³ ». Ce sonnet fournit en somme un excellent exemple de ce que nous avons appelé ailleurs le « mouvement de sabotage à la clause¹⁴ » propre aux sonnets politiques.

Plus loin dans le cahier *B*, à la date du 18 avril, quatre pages (*B*₅₆-*B*₅₉) retravaillent ce qui, de « L'Idéal », n'a pas été utilisé pour « H. ». Les pages sont à présent marquées du n° 30. Si Guillevic conserve alors pour les quatrains la rime en [Ri] (*prairies, géométries, rêveries, théorie(s), fantasmagories*), il l'alterne avec une rime en [Re] (*espérez, degrés, désiré, sevrés, aspirez, gré, ignorez, administrez*) : la notion d'idéal reste au centre du poème, mais sans s'y trouver aussi nettement dialectisée. C'est à la date du 14 mai, dix pages plus loin dans le même cahier, que le sonnet s'affranchit de sa matrice, non seulement en évacuant la rime en [uR] et la notion d'idéal, mais encore en résolvant la tension *je /vs/ vous* dans un *nous* presque généralisé:

Restez-<Restons> au ras des fleurs, des herbes, des prairies.
Regardons-les vraiment [*sic*]. Pour la première fois
Peut-être, voyons-les. Oublions le pourvoi
Dont la terre est frappée au nom des fées.

Avons-nous donc besoin d'autres <de ces> géométries
Que vous superposez à nos champs, à nos bois?
Notre monde est si plein de choses pour qui voit
Avec des yeux sevrés de vos catégories.

Plein de choses qui sont presque-ils <des bourgeons> de beauté
Et donnent du bonheur autant qu'on peut porter,
Plein de choses qui sont et ne sont pas la somme

De ce que peut la terre et qu'il faut conquérir.
Restons au ras des fleurs. Restons auprès des hommes.
Ce n'est pas un espoir que d'espérer mourir. [*B*₆₈]

¹³ J. Grosjean, « Guillevic : *Trente et un sonnets* », *La Nouvelle NRF* n° 27, 1^{er} mars 1955, p. 512.

¹⁴ B. Degott, Des « Hommes de plus tard » aux *Sonnets de tous les jours* : le sonnet de 1953 à 1958, in Michael Brophy (dir.), *Guillevic : La poésie à la lumière du quotidien*, Peter Lang, 2009, p. 145.

Quoique inclus dans la première numérotation (avec le n° 30), ce sonnet n'est pas retenu pour *31 sonnets* et l'on peut s'en étonner. Il est vrai que, faute de cohérence avec le reste du sonnet (l'espoir de mourir n'a pas sa source dans les treize premiers vers), son *conchetto* tombe un peu à plat; on pourrait en outre regretter le recours au verbe *porter* (v. 10). Mais le « sous-réalisme¹⁵ » de Guillevic est bien là, avec en creux sa critique de l'imagerie surréaliste et de la voyance rimbaldienne. Tout se passe pourtant comme si la dichotomie de la vue et de la vision ne pouvait être alors en ces termes posée. À cette date, le poète n'est pas convaincu par le résultat de son travail de réécriture. Une autre raison de l'abandon de ce poème est qu'au moins deux vers vont en être réutilisés pour achever « L'Idéal ».

Ce n'est pourtant qu'à la fin de l'année que Guillevic revient à « L'Idéal » pour le retravailler. Les *31 sonnets* viennent de paraître: il récrit alors sous forme de sonnets beaucoup de poèmes en vers libres (c'est ce qu'il fait notamment pour une bonne partie de *L'Âge mûr*). On n'a pas retrouvé de trace manuscrite du travail d'achèvement mais le dactylogramme de « L'Idéal » est daté du 21 novembre. Il est alors intéressant de confronter cet état final (II) au premier jet (I):

(I)	(II)
L'idéal ? mais je le rencontre tous les jours, Un peu partout, dans la rue et dans la prairie, Une anémone, un geste, un regard qui marie La ferveur du matin aux choses d'alentour.	L'idéal, mais je le rencontre tous les jours, Un peu partout, dans la rue et dans la prairie : Un rameau sur le ciel, un regard qui parie Que la joie est venue accompagner l'amour.
Si vous le cherchez tant et toujours tournez court, C'est que vous suscitez des fantasmagories, C'est que vous aspirez à des géométries	Vous le cherchez ailleurs, vous voyez ses contours S'ébaucher au lointain parmi vos rêveries Et vous le situez dans des géométries

¹⁵ « Je suis sous-réaliste. Je cherche à atteindre la réalité, donc pour l'atteindre, je me mets au-dessous, non pas au-dessus » (A.-M. Mitchell, *Guillevic, op. cit.*, p. 23).

Qui ne sont nulle part ailleurs qu'en vos discours.

Ou bien je ne sais pas ce que vous voulez dire
Ou l'idéal paraît alors qu'il [peut] suffire
D'avoir accès à la beauté, de l'épouser,

Pour avoir du bonheur autant que l'on supporte
Et pour vouloir le mériter, pour jalouser
Ceux qui font la patrie heureuse, libre et forte.

Que vous superposez à nos bois, à nos cours.

Ou bien je ne sais pas ce que vous voulez dire
Ou l'idéal ce sont ces choses qu'on admire
Et qu'il suffit de voir vraiment et d'épouser

Pour avoir du bonheur autant qu'on en supporte
Et pour vouloir le mériter, pour aiguïser
Le désir d'une vie élargie et plus forte.

24 mars 1954

21 novembre 1954

Avec la réécriture, les quatrains mélangent la perte et le gain. En même temps que le trio qui avait si heureusement remplacé les bactéries, le mur et le tilleul, le premier quatrain perd le passage du binaire clos (« dans la rue *et* dans la prairie ») au ternaïre ouvert (« Une anémone, un geste, un regard ») qui rythmait la première version. En outre, comme le « regard qui marie / La ferveur du matin aux choses d'alentour » est resté dans « H. » (*31 sonnets*, à paraître), le « regard » se trouve désinvesti de son miraculeux pouvoir de « mari[er] »: l'état final (« regard qui parie / Que la joie est venue accompagner l'amour ») est loin de compenser la perte. Quant au gain, le second quatrain reprend les « géométries / Que vous superposez à nos bois » (II, v. 7 et 8) aux vers 5 et 6 du sonnet « *Restons au ras des fleurs...* »: « Avons-nous donc besoin de ces géométries / Que vous superposez à nos champs, à nos bois ? » (c'est nous qui soulignons).

Quant aux tercets, la correction la plus flagrante est, dans le *conchetto*, la substitution, à « Ceux qui font la patrie » (I, v. 14), de « Le désir d'une vie » (II, v. 14) : placés à la césure, *patrie* et *vie* restent prosodiquement liés mais le lecteur souscrit plus volontiers à l'ambition lyrique d'« une vie élargie et plus forte », plutôt qu'aux protestations patriotiques de la première formulation. Pour qu'idéal et réel se confondent, il faut préférer à la vision la vue, et le donné aux échafaudages surréalisants. Le propos qui s'affirme ici est aussi celui de « *Restons au ras des fleurs...* »: « il suffit de voir vraiment » (II, v. 11) reprend *mutatis mutandis* « Regardons-les vraiment » (v. 2). Cette façon de

dialectiser la proximité et l'éloignement, le quotidien et l'exceptionnel est partagée, avec Guillevic et après lui, par plusieurs générations de poètes. Yves Bonnefoy en attribue même la responsabilité au critique, ou au poète en tant qu'il se fait son propre critique:

Le critique pourrait aider le poète à démystifier sa parole, à dégager le terrestre de ses vains enjolivements — à retrouver la langue des choses simples, qui est bien celle au sein de laquelle l'Un, qui est aussi l'infiniment proche, peut le plus aisément venir frapper à la vitre¹⁶.

C'est en substance ce que dit le premier tercet, dont la fermeté dans la version finale contraste avec l'inachèvement de la version initiale.

L'évolution de « L'Idéal » nous semble ainsi exemplaire d'une « dépolitisation » du sonnet. Tout se passe comme si le poète devait se délivrer d'abord des hantises de la guerre froide (« H. »), puis de ses modèles politiques (« ceux qui font la patrie heureuse libre et forte »), pour enfin parvenir à « démystifier sa parole ».

De fait, Guillevic ne dissocie jamais entièrement le sonnet du discours politique. Parmi les sonnets-dédicaces écrits fin 1957, « Pour Rimbaud¹⁷ » et « Pour Beaumarchais¹⁸ » constituent une manière de diptyque. À Beaumarchais le poète offre un appareil à sous présenté comme une allégorie du système capitaliste: « peinturluré car il vient d'Amérique » (v. 2), cet appareil permet de connaître « les dessous // De notre République » (v. 8-9). Le registre satirique de ce sonnet tardif rappelle la série des « Affaires¹⁹ ». Dans « Pour Rimbaud », en revanche, l'éloge du communisme soviétique ne fait pas un pli:

Je te donne Moscou et l'Union Soviétique,
Tant de mains à charrue et de cerveaux en feu,

¹⁶ Yves Bonnefoy, « Poésie et liberté », *Entretiens sur la poésie* (1972-1990), Paris, Mercure de France, 1992, p. 331.

¹⁷ Publié avec « Pour Mozart » et « Pour Baudelaire » dans *Les Lettres françaises* (n° 701, 19 déc. 1957, p. 5), sous le titre général « Je te donne... », ces trois mots ouvrant chacun des trois poèmes.

¹⁸ Publié avec « Pour Baudelaire » dans *2 + 2 sonnets* (Éditions de la Canopée, 2017) et dans *Ouvrir* (éd. Lucie-A.-Guillevic, Paris, Gallimard, 2017, p. 178).

¹⁹ Outre les quatre poèmes publiés sous ce titre dans *31S* (p. 65-68), Guillevic en a écrit quatre autres restés inédits.

Tant de peuples montant au rythme de leurs vœux,
Je te donne l'espoir enfin mis en pratique.

Je t'offre des milliers d'usines politiques,
Tout un remue-ménage arpentant ce qu'il veut,
Des serres que l'on force et des savants heureux,
Je te donne, Rimbaud, sa grande République.

Vois l'aube s'aiguiser à l'air de tes chantiers,
Vois le vent, frais lavé, sourire aux charpentiers
Et regarde marcher dans les splendides villes.

Je te donne des jours de grande propreté,
Je te donne ce monde où la vie est utile,
Où l'on s'aide à savoir saluer la beauté.

24 novembre 1957.

Ce lyrisme-là manque à la fois d'ambiguïté et de mystère, et reste somme toute assez proche de la déclaration qui achève le sonnet inédit « Attila Jozsef » (15 décembre 1955): « Et les tanks fraternels de l'Union Soviétique, / Tu les savais garants de ce que l'on nous doit. / Honneur et gloire à toi, poète politique. » (v. 12-14); ou même de la fin des « Hommes de plus tard VI » : « En Union Soviétique, en Chine, ailleurs encore, / Le peuple a mis la main sur les choses ; l'aurore / De ce temps-là du communisme où vous vivrez // Fait bouger l'horizon. Pourquoi ne pas le dire, / Notre plus doux espoir²⁰ ? »

Si donc l'on peut y voir le dernier des recueils politiques, *31 sonnets* est aussi représentatif — déjà — du lyrisme en tant qu'il « force l'issue²¹ ». Même s'il l'utilise également pour ressasser, marteler des slogans, n'est-ce pas grâce au sonnet, envisagé comme un recours, que Guillevic parvient à « retrouv[er] les sources de son émerveillement²² » ? La persistance, même après février 1956, de motifs politiques pourrait alors mener à une double conclusion: 1°) pour Guillevic comme pour Du Bellay quatre siècles plus tôt, le sonnet n'existe qu'entre prose et vers, à travers cette nécessaire concurrence du

²⁰ *31S*, p. 50.

²¹ *Vivre en poésie, op. cit.*, p. 185

²² Guillevic, « Expliquons-nous sur le sonnet », *La Nouvelle Critique* n° 68, sept.-oct. 1955, p. 127.

lyrisme élégiaque et du satirique ; 2°) à la fin des années 1950, l'abandon pur et simple du sonnet était sans doute pour Guillevic la meilleure — pour ne pas dire la seule — façon de le « dépolitiquer ».

26

L'ideal

Mais ~~l'~~ ^{l'} ideal, vous nommez l'ideal, tous
Mais l'ideal, ~~vous~~ je le rencontre tous les jours

~~Il est partout, dans la rue et dans la prairie.~~

Bon nid, Une anémone, un geste, un regard qui marie
La femme du matin aux choses d'alentour.

~~Si vous le cherchez tant et toujours touvoyez court,
C'est que vous suscitez des fantasmagories,
C'est que vous aspirez à des géométries
Qui ne sont nulle part ailleurs qu'en vos discours.~~

~~Où bien je ne sais pas ce que vous voulez dire~~

~~L'aloneille qui monte au soleil les labours,
Les gestes du maçon dans leur géométrie~~

Mais l'ideal, je le rencontre tous les jours,

~~Il est partout~~ Dans la rue
Aux champs ou dans la ville et sa périphérie :

Bon nid, une anémone, un ~~geste~~ ^{regard} qui marie
La femme du matin aux choses d'alentour,

~~Le pommier dont les fleurs éclairaient le faubourg,
L'aloneille qui monte au soleil les labours,
Les gestes du maçon dans leur géométrie~~

~~Les basses de ciment
L'aloneille qui monte
Le pommier dont les fleurs éclairaient le faubourg.~~

~~Où bien je ne sais pas ce que vous voulez dire~~

~~Où l'ideal~~

26

H.
Danger de mort

Lorsqu'il s'est venu voir s'établit le jour,
Deux ramières survolaient lentement la prairie,
La jeune fille avait ce regard qui marie
La femme du matin aux choses d'alentour.

L'abonche montrait au soleil les labours,
On faisait des semis près de la métairie
Dont les toits scintillaient comme des pierres
Et le merle disait tout ça dans son discours.

Le ciel était d'une incroyable transparence
Et je me répétais comme c'est beau, la France,
Quand un nuage énorme et très lourd est monté.

Sans doute n'était-il qu'un nuage ordinaire,
Mais comment oublier tous ceux qui vont porter
La mort radioactive au hasard sur la Terre?

29/3.54.

41

Mais qui est ce qui est donc, ^{à quoi} ~~à quel~~ vos espères,
 Ce qui vous manque et qui n'est pas dans vos prairies,
 Ce que vous situez dans des géométries
~~vous imaginez vous transformez à votre gré ?~~
~~vous imaginez vous à votre gré.~~
 Vous êtes idéal ^{à votre gré}
~~un homme idéal et vous à l'aise à ciel ouvert~~
 Et un être idéal tout vous êtes sûr
~~vous ne pouvez vraiment tourner vos rêveries,~~
^{qui toujours}
 Dont vous ne savez pas toujours la théorie,
 Mais dont vous êtes sûr ^{que vous voyez} ~~à l'aveugle~~ de savoir.

Pour si vous ^{vous}
~~ne pouvez pas~~ apporter ce simple témoignage
~~qu'un idéal se trouve au sein~~
~~d'un homme pas facile à leur en voyage ?~~
~~que vous ou met le bon ou s'est fait et grand ou est~~
~~que l'homme idéal n'est pas si idéalité pour l'épouse~~

Pour moi, ~~par notre~~ monde est plein de choses qui sont telles
 que c'est bien l'idéal ~~de~~ que de le épouser
 et d'avoir du bonheur à les savoir si belles.

4.54

Pour moi le monde est ~~plein~~ tellement à la beauté
 que rien qu'à regarder ~~les objets et les hommes et les dires~~
 j'ai du bonheur autant que j'en peux supporter
^{et}
 et quand je pense au futur que la terre propose.

90

Restons ~~Restons~~ au ras des fleurs, des herbes, des prairies.
Regardons-les vraiment. Pour la première fois
Peut-être, voyons-les. Oublions le pouvoir
Dont la terre est happée au nom des fées.

A nous... nous ^{le} nous ^{est} donc besoin d'autres géométries
Qui nous superposent à nos champs, à nos bois?
Notre monde est si plein de choses pour qui voit
Avec des yeux seules de vos catégories.

Plein de choses qui sont ^{de bourgeois} presque de beauté
Et donnent du bonheur autant qu'on peut porter,
Plein de choses qui sont et ne sont pas la somme

De ce que peut la terre et qu'il faut conquérir.
Restons au ras des fleurs. Restons auprès des hommes.
Ce n'est pas un espoir que d'espérer mourir.

14/5.54.

